

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-021-9

EAN: 9782355540219

Dépôt Légal: octobre 2007

30 €

Copyrights:

© 2007 Le chasseur abstrait éditeur

© 2007 à leurs auteurs respectifs

Sommaire du cahier

Dit-on de Vitton (p. 5)

Je parle (p. 7)

– Robert Vitton –

Un aléa d'îles (p. 11)

– Patrick Cintas –

Je la sors (p. 18)

– Robert Vitton –

Ma p... (p. 21)

– Robert Vitton –

Vitton!... au parler (p. 25)

– Régis Nivelles –

Le motocycliste (p. 41)

– Robert Vitton –

Les marges (p. 43)

– Robert Vitton –

Les photographies (p. 49)

– Robert Vitton –

Temps et lieux d'écritures (p. 52)

– Robert Vitton –

Entretien avec Robert Vitton (p. 67)

– Patrick Cintas –

Soliloque côté jardin d'un tragique (p. 80)

– Robert Vitton –

Le souffleur (p. 81)

– Robert Vitton –

Mes vieux moulins (p. 86)

– Robert Vitton –

Textes (p. 88)

– Andy Vérol –

Sculptures (p. 90)

– Geroges Ayvayan –

A Erato (p. 94)

– Robert Vitton –

Proses (p. 95)

– Robert Vitton –

Retrouver l'innocence (p. 97)

– Valérie Constantin –

Les livres de Robert Vitton (p. 103)

– Robert Vitton –

Quelques chansons (p. 118)

– Robert Vitton –

Postface (p. 121)

– Robert Vitton –

Toutes les images dont le nom de l'auteur n'est pas précisé, et les images détachées sont de Valérie Constantin :

copyright: © Valérie Constantin 2007



Salon du livre - Paris - 1999

Robert Vitton - Membre de la S.A.C.E.M.
et Sociétaire des Poètes français.

Dit-on de Vitton...

Pierre Séghers :

Voilà la poésie ! Une invention sans cesse renouvelée, un jeu des images et un langage à la fois direct et porté sur la musique, une profonde tendresse, enfin une poésie de coeur et de gorge.

Henri Gougaud :

Je trouve tes textes magnifiques pleins de belle langue, de belle musique, charnus, forts, exaltants aussi parfois. Bref - A mon avis, tu es un grand poète, un poète en tout cas comme je n'en ai pas lu depuis longtemps.

Jean Ferrat :

J'ai lu vos textes avec grand intérêt et avec grand plaisir... Je les trouve tout à fait remarquables...



Robert Vitton par Patrick Lalande

Je parle**Robert Vitton**

Mettons que tout soit dit. Alors tout reste à redire. Mettons que tout soit fait. Alors tout reste à refaire. Il parle ! Ma-man. Ma-man. Je parle. Tu me parles ? Tu parles à qui ? Je me parle. Tu parles seul ? Je parle au désert, à la forêt, à la mer... Et pourquoi pas aux pierres des chemins, aux cailloux des cours d'eau, aux parpaings des enceintes, aux moellons des puits, aux briques des usines, aux pavés des barricades, aux mosaïques de Ravenne ? Ne dis rien, laisse-moi deviner. A l'occasion, on en reparle. Tu parles ! Tu parles, tu parles... Tu me donnes soif. Je parle ex cathedra de mes outils – mes plumes, mes encres, mes papiers, les mots... –, de ma matière – les mots, toujours les mots –, de ma lumière, de mes éclairages – mes origines, mes mots, mes morts... –. Où commence une œuvre ? J'use mes salives. Mon latin sent la lie, mon propos sent la lime. Poète, je me souviens que je suis immortel. Des ogives, des ogivettes, des colonnades, des étauçons, des jambages, des clefs de voûte architecturent ma parole. Je jardine avec Epicure, je devise avec Platon, je songe avec Rabelais à d'impayables sales quarts d'heure sur l'île des Lanternes, je syllogise avec Cioran... Je jappe entre le cimetière des chiens d'Asnières et le cimetière des voitures d'Arman, de César, d'Arrabal. Tu parles, Charles ? Je jacte dans un drame à mille actes. Les tréteaux ! J'ai mon visage. Pour la vie de tous les jours, j'ai mes masques. Tu parles du nez, Edmond ? J'en parle à tâtons aux répétitions des couturières. Les Français parlent aux Français. Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage... Le poste... C'est

Londres ! On dirait de la poésie. Des pourparlers, camarades, parlons-en. Les élus palabrent le cœur sur la main, la main dans la poche. Je ferraille contre les haut-parleurs qui déversent du latin urbi et orbi, du bas-breton, du haut-allemand... Je ferraille contre les moulins à prières. Les bruits courent... Est-ce ta fête, estafette ? J'ouvre mon courrier de malheur. Et ces jalousies, ces persiennes, ces lanternes sourdes parlières. Tes sept péchés mortels, mon fils. Le confessionnal... Trois Avé, trois Pater... Et le tronc... La gégène, ça te dit quoi ? Logorrhée et diarrhée ? Tu sues, Eugène ? Les gars, Eugène sue ! Te torture, te tourmente pas. A table ! Où y'a d'la gêne, d'la gégène, y'a pas d'plaisir... L'plaisir ! Je débagoule mon pain de douleur, mes traits de ginguet, mes ratas, mes salmigondis... On t'en ressert une louche ? Au suivant ! Parlez dans l'hygiaphone. Nom, prénom, domicile, date et lieu de naissance, matricule. Douze photos ! Face, profil, nuque, bouche ouverte, fermée, mi-close... C'est quoi ce charabia ? Ar-ti-cu-le ! T'as des fèves dans la gargouille ? Un nom à coucher dehors. Un prénom pas catholique, un... Un pays imaginaire. Une gueule de voleur à l'étalage. Le corbeau et le renard. J'écoute. La Fontaine, poète affable et imbuvable. Putain de Camembert ! Te faire taper sur les doigts, c'est ce que tu veux ? Retourne à ta place. Tu finiras sur l'échafaud ou derrière un guichet de l'Administration avec un majestueux zéro sur ton carnet de notes, sur ton livret de famille, sur ta carte d'identité, sur ton passeport, sur ton compte en banque... C'est tout le mal que je te souhaite. Au suivant ! Au suivant ! J'ai parlé ? Toute la nuit. T'as refait le pauvre monde. Forcément, le jour tu la boucles. La loi du silence. La ferme, vieille pie. Allô ! Allô ! C'est toi, Erato ? C'est moi. T'as quelqu'un dans ta chambre ? Non, c'est la radio. Parle à mon trou de balle, ma comprenette est dans les vapeurs de la ménopause. Mot pour mot. Je l'ai envoyé bêler

dans les champs Phlégréens, aboyer dans la grotte du Chien, ce rimeur en prose. Le poème, le tableau, la sculpture, la photographie... Cause, mon hôte, je tiens le crachoir ! Le film se déroule bien avant le synopsis. Silence, on tourne, on détourne, on contourne la pensée ! On te demande au parloir. Je n'ai rien à dire. Plus rien. T'as perdu ta langue ? Pas un signe. Ô Dante, des tenailles m'édentent ! L'Enfer... Je te dépave, Proserpine. Jaspine ! Jaspine ! Tu me la tailles cette bavette ? Le lit de mort. Les derniers mots... Les derniers mots de Vaugelas, de Corbière, de Fellini, de Pasolini, de Pissaro... Les derniers mots de Léautaud : Maintenant, foutez-moi la paix ! Le dernier mot de Mahler : Mozart ! Les derniers mots, ça se prépare. Mes derniers mots... Et mon épitaphe ? Les idées... Se faire des idées ! Tu te fais des idées. Tu te fais à l'idée... Arrête ton ciné, ton cinéma, ton cinématographe ! Mon cinoche, quoi !

Un aléa d'îles

Le vers-librisme a vécu. Place à l'exigence de la rime et de la strophe. Place aussi au terreau de la langue, je veux dire la parole laissée à ceux qui en parlent tous les jours comme si de rien n'était. Robert Vitton connaît tous ces métiers. Ses personnages en témoignent et la langue qu'il leur renvoie est parfaitement poétique.

Patrick Cintas

*Plus de serments sous les tonelles
Mon prince froide est la vèprée
Où s'assoupissent les cyprès
Figés comme des sentinelles
O mes cyprès par les hivers
Soyez de mon coeur le couvert*

Les Cyprès - La Gueuse parfumée.

On ne peut pas en dire autant des chansonniers en goguette sur la valse du showbiz et de ses tentacules radiophoniques, télévisuels, livresques même et discographiques. Leur chanson ne vient pas d'un endroit précis de leur expérience de la vie. Ils font entrer la gigue dans le carcan des modes, quitte à adapter l'ancien à des rythmes soi-disant nouveaux et l'étranger à la soif et aux hâtes du moment. On ne rencontre pas leurs personnages dans la rue ou sur les chemins qui mènent à Rome, mais dans un compendium dont le ressassement est paraît-il une garantie de succès. Les lire revient à les réduire à la poussière qu'ils sont :

*Ce n'est pas quand on jette quelque chose.
Non, on ne regarde pas vraiment, alors
- on s'occupe juste de savoir si la poubelle
est plus ou moins pleine. Mais quand
elle commence à déborder, qu'il faut se
résoudre à extraire le sac, juste avant de
le fermer avec un petit ruban de plastique
translucide, on jette un bref coup d'oeil à ce
trésor composite. Etc.*

Philippe Delerm
*Ce soir je sors la poubelle
La sieste assassinée.*

À la poubelle. Mais Robert Vitton ne s'y arrête pas. Entre l'exigence et le démotique quelquefois le plus cru, il crée un genre qui, n'appartenant qu'à lui, le définit comme poète, et poète important, c'est-à-dire lisible au-delà de l'imposture des religions littéraires qui, il le sait bien, comme toutes les religions, prêtent plutôt à rire qu'à se concentrer vraiment sur le sens à trouver de l'existence.

Ce qui est donné n'intervient pas ici. La rime pend comme les objets indéfinissables d'un mobile de Calder. Le support est reconnaissable, de Mathurin Régnier à Paul Verlaine, et de Jean Richepin à Léo Ferré. J'en oublie forcément. C'est qu'il y a là-dessous, je veux dire sous les mots que la parole gratte avec la langue, un grouillement littéraire qui ne veut pas se limiter, qui ne cherche pas à borner ses découvertes par de la théorie.

Ma galère... Dis, Démosthène, tu la vois ma galère ? Accoste Ulysse ! Lève-moi ce coton des oreilles et ois ton second. C'est pas du coton, c'est de l'émeri.

*La cloche
Le zinc.*

Il me vient à l'esprit que naguère, une géographe parée de songes universitaires, qui sont quelquefois prémonitoires, m'a prévenu de l'importance de la théorie en matière de littérature. Il me semble lui avoir opposé, peut-être par pure méchanceté, le voyage d'Iben Batuta et j'ai toujours l'impression qu'elle n'a pas compris le message.

Les théories ne bâtissent pas. Elles fondent. Or, le poète Vitton voyage comme le vieux géographe arabe. Sans Dieu, me semble-t-il, ou cela va de soi. Le fond d'anarchisme qui traverse cette oeuvre doit autant aux carottages de Léo Ferré, pratiqués dans la présence des ténèbres, qu'au lyrisme nominal de Jules Vallès qui promeut le personnage social au point de l'imposer à toute croyance. Et j'en passe. La foi ici n'est pas un abandon pur et simple. Elle est la dynamique d'une géographie de l'être, ce qui rejoint assez bien l'auteure de *Trois vies*.

De théorie, il ne reste rien même après réflexion parce que, Sibylle, il n'en a jamais été question. On comprend avant, ou on ne comprend jamais rien. Ne confondons pas l'attrait pédagogique des substances mirifiques avec le secret hermaphrodite qui en explique clairement l'alchimie.

Et c'est toute la vigueur de cette résistance aux suspicions théoriques

qui donne de la force aux poèmes de Robert Vitton. Je m'y suis vainement essayé, on le lira ici, dans l'interview qu'il m'a accordée pour m'attendre au tournant.

*Ton musicien sans yeux sans nez et sans oreilles
Souvent me traverse l'esprit
Que peut-il me vouloir à des heures pareilles
Le musicien de Saint-Merry*

Élégie pour un élégiaque

*J'ai enfin le droit de saluer des êtres que je ne connais pas
Ils passent devant moi et s'accumulent au loin
Tandis que tout ce que j'en vois m'est inconnu
Et leur espoir n'est pas moins fort que le mien*

Guillaume Apollinaire
Le musicien de Saint-Merry
Calligrammes.

Et ainsi de suite. Cette lecture, dont on découvrira l'ampleur dans les pages de la RALM, est une incitation aux retrouvailles avec ce que la poésie savait clairement et sait encore mais moins facilement donner à penser, à comprendre, à apprécier. Déclin ? Dernier train avant le grand plongeon dans la Globalité ou dans l'Islam ? Pas du tout. Le ton est trouvé, c'est tout. Et cela n'arrive pas à tout le monde et moins encore aux discoureurs des nouvelles de l'au-delà dont on nous rebat les oreilles parce que Malraux a dit, ou que Bush n'a pas dit, ou que Ben Laden va dire. Une géographie sans voyage ? Mademoiselle, il n'y a que les voyageurs qui ramassent les pierres lointaines. Les relancer à travers le prisme de la « recherche » n'explique pas comment c'est arrivé. Tout juste pourquoi. Encore que la racaille discursive peut toujours, ou souvent, dans notre pauvre monde de riches et sous le couvert de notre riche expérience de la pauvreté, inclure ses discours de vengeance adressés à la folie.

Vitton dit et écrit :

« ...qu'est-ce qu'un poème en prose, sinon un aveu d'impuissance. »
Voltaire.

Éloge de la rime

L'abandon pur et simple de la taille de ces bijoux, même de fantaisie, battrait la Poésie à plates coutures, la priverait de grandes aventures, de visages inconnus, de paysages insolites, la condamnerait à une errance stérile et la recroquevillerait pieds et poings liés. Le poète, lui-même, perdrait son métier de trouveur –trouvère, troubadour–; il passerait à côté des désirs et des plaisirs inouïs de s'empêtrer dans de fabuleuses musiques, de reculer sans cesse ses limites, de trafiquer dans l'irréel, de bricoler le tout-venant, de devancer sa pensée et son savoir... Je ne peux me résigner à renoncer à ces extases, à ces folies des grandeurs, à ces entêtements, à ces nuits blanches d'une rime à l'autre. Je ne rends pas des comptes, mais je rends compte de mes expériences, j'entre en résistance.

*Ah ! qui dira les torts de la rime ?
 Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce joujou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime ?*

Verlaine.

L'obsession d'aller chercher ce son me permet d'imaginer et d'emprunter mille chemins de traverse jusqu'alors insoupçonnés et insoupçonnables, et dont certains m'entraîneront sous des climats incroyables à cent lieues de l'entendement; cette obsession me redessine les sentiers tendres et cruels de l'enfance, m'offre de sublimes cueillettes dans les livres, dans les lits, dans les lyres, dans les délires et dans les champs; m'ouvre des merveilles, des portes, des cœurs, des yeux; invente des encres de miséricorde pour les becs de mon stylogriffe; me laisse pour mort dans mes chants de bataille...

*Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
 Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
 Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
 Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.*

Baudelaire

Chaque syllabe est un son en souffrance qui ne demande qu'à s'enrôler, corps et âme, dans les histoires périlleuses de la Rime.

Quoique souvent insuffisante, elle est toujours là dans la Chanson, fantastique trouvaille, la RIME.

La RIME !

La musique de l'âme

*Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.*
Béranger.

La Poésie, comme les autres Arts, demande toute une vie d'apprentissage.

Il y a plus de soixante ans que j'étudie l'art des vers...
Voltaire.

Les traités de versification, qui disent les règles et les procédés de la prosodie en constatant leurs diverses évolutions, permettent de comprendre la construction des œuvres – les XIV et XV siècles – nous en procurent un bon nombre.

Le Vers français, de l'abandon des maîtres latins à nos jours, en passant par mille péripéties, s'est doté de l'aisance, de l'habileté, de l'élégance, de la densité, de toutes les qualités qui font que la versification est devenue un Art à part entière.

La rencontre des connaissances techniques et du « don » poétique a toutes les chances de déboucher sur des formes nouvelles d'expression.

Chaque époque apporte son lot de trouvailles, d'expériences, d'erreurs... « La modernité ne date pas d'aujourd'hui. »

Le Poète, à l'instar des autres artistes et des scientifiques, est le témoin de sa saison, le garant d'un savoir-faire, le rêveur d'un monde provisoirement utopique.

Le Poète sème des mots et des sons dans ses sillons au rythme de ses pas, et ce, d'un geste tout ensemble archaïque et futuriste, tout ensemble machinal et réfléchi.

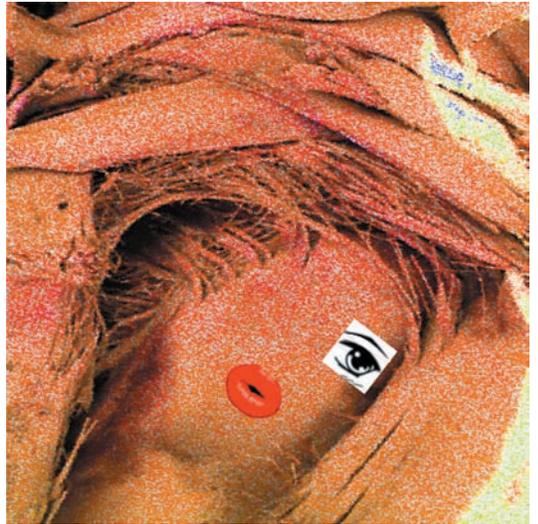
Les diverses poétiques éduquent et instruisent, mais le véritable enseignement nous est donné par les doutes et les certitudes des praticiens et des théoriciens qui, malgré eux, écrivent les histoires et l'Histoire de l'Art.

Le poète remet sans cesse en cause son propre traité. La création de son univers passe par le détournement du langage. Le Poète prend la parole.

On ne se consacre pas à la poésie, on s'y sacrifie.
Cocteau.

Robert VITTON

J'y retrouve une poésie que j'ai aimée et trop facilement oubliée. En vrac : Léon Dierx, Paul Fort, Catulle Mendès, Jean Richepin, Jean Moréas, Albert Samain, Joachim Gasquet, Paul-Jean Toulet, Laurent Thailhade... etc. Je m'y sale de nouveau aux frottements de Labiche, de Courteline, de Feydeau (le fils, parce que le père, ah ! la la, avec sa Fanny !), de Balzac, de Paul-Jean Toulet encore (ah ! Mon ami Nane), peut-être de Carco, Fallet qui sait ? Tout voyage est un aléa d'îles. Un aléadile ? Vitton, qu'est-ce que tu me fais dire ? Qu'est-ce que tu fais dire à celui qui te lit et qui ne bute pas sur les mots, toi qui rends la comédie facile en apparence parce qu'on sent bien que l'acteur te suit quand il te dit ? Preuve que tu existes pour le dire, trophée des poètes.



Je la sors

à Charles Cros

I

Je la sors dans le tintamarre
 Dans le tintin dans le tintouin
 Dans le tumulte et je me marre
 Je vends ses cirés ses simarres
 Ses bas aux Pucés de Saint-Ouen

Je la sors emmi les fanfares
 De clinquants d'éclats de klaxons
 D'éclairs de voix de clins de phares
 De Stravinsky de Mendelssohn
 Et de kyrie eleison

Je la sors dans les barricades
 Nous nous y sommes tant aimés
 Ce n'était pas une toquade
 Quand je fendais sous les arcades
 Ses flots de chiffons imprimés

Je la sors dans les primevères
 Elle me sacre sacripant
 Dans le charroi des tramevères
 Quand les hargneux harmonipans
 Vilebrequent les tympan

Je la sors au coin de ma rue
 Dans le boucan dans le ramdam
 Dans toutes les rumeurs courues
 Jour de Vénus jour des morues
 Je la chausse chez Mac-Adam

Je la sors dans tous les vacarmes
 De violes de violons
 De violettes avec armes
 Bagages boussole flonflons

Et l'estomac dans les talons

Je la sors dans tous les tapages
 Sous verre des grands magasins
 Des magazines à la page
 Dans le roulis des équipages
 Dans leurs zigzags de zinc en zinc

Je la sors une vague à l'âme
 Dans les sabords dans les sabbats
 Dans les faux saxs de la réclame
 Dans les sabots dans les sambas
 Dans le foin et dans le tabac

Je la sors vêtue d'une voile
 D'aragne à mes enterrements
 Je paie ses toilettes ses toiles
 Ses tranches ses bouquets d'étoiles
 Dans les firmes du firmament

Je la sors dans les automates
 Dans les bruitages à ressorts
 Dans la jasanté de la mate
 Et dans les ironies du sort
 Tu parles Charles JE LA SORS

LA POÉSIE

II

Je la sors dans le répertoire
 Des anecdotes des chansons
 Des faits des gestes des histoires
 De fées des fêtes des victoires
 Et des micmacs de ma saison

Je la sors dans le jeu des Moires
 Dans les après dans les avant
 Dans le monde dans la mémoire
 Sans parapets sans paravents
 Des mots des morts et des vivants

Je la sors entre quatre planches
 Dans le requiem de Mozart
 Sous d'entêtantes avalanches
 De lavande et de roses blanches
 Dans les sales coups des hasards

Je la sors deux fois par semaine
 Dans le Paris des écrivains
 Lorsque ma muse s'y promène
 Nous crevons des ballons de vin
 Dans des troquets des années vingt

Je la sors dans une machine
 Dans des cordes dans des décors
 Sous des échelles qui s'échinent
 Dans des flaques d'encre de Chine
 Sur des rails dans des spots discords

Je la sors dans tous les scandales
 Dans les raffûts dans les chambards
 Et je l'effeuille sur la dalle
 Lorgnez son cul et ses nibards

Et rengainez tous vos bobards

Je la sors dans les capitales
 Dans les cris de mon pays nu
 Autour de ma ville natale
 Dans mes bourrasques de pétales
 Dans mes voyages inconnus

Je la sors sa main dans la mienne
 Au bleu de ma nuit flamenca
 Dans les guitares bohémiennes
 Dans des soupirs d'harmonicass
 Dans des relents de mazurka

Je la sors dans la triste enfance
 Chevaux de bois barbe à papa
 Eléphants roses sans défense
 Dans les pardons dans les offenses
 Et je refais mes premiers pas

Je la sors dans mes vieux manèges
 Le pompon est un hareng saur
 Des bonshommes battus en neige
 Tiennent sa traîne de tussor
 Tu parles Charles JE LA SORS

LA POÉSIE

Ma P...

C'est un' follingue
 Un' provincial' pas mêm' bilingue
 Qui perd et retrouv' son berlingue
 Dans mes chantiers en plein' déglingue

C'est un doux page
 Qui fait ses ongles au bord d'mon page
 Qui mouill' ses yeux qui tourn' mes pages
 Et qui s'débraill' dans mes tapages

C'est un' féale
 Un' galérienn' dans ma réale
 Un' dam' de pique un' dam' des halles
 Qui m'tir' d'la baille et qui me hale

C'est un' ménesse
 D'temps à autre au bout d'ses finesses
 Pour m'insuffler des airs d'jeunesse
 Pour qu'je périss' pour qu'je renaisse

C'est un' madone
 Qui loue qui prie qui s'abandonne
 Qui carbure à la belladonne
 Entr' mes faux pas entr' mes maldonnes

Prenez mon bras ma P trois points
 Mon infant' ma Rein' trois étoiles
 Prenez mon bras j'desserr' mes poings
 Gueux et poèt's dorm'nt dans des toiles

C'est un' greluche
 Qui m'crève au pieu qui m'crève aux pluches
 Avec ses fleurs ses ours en p'luche
 Aves ces plum's dans les paluches

C'est un' pucelle
 Qui tât' d'la flût' du violoncelle
 Et qui s'dessale et qui s'descelle
 Dans son walkgirl j'planqu' du Purcell

C'est un' nourrice
 Qui passe au bleu tous mes caprices
 J'laisse au sein sec d'ma prim' lectrice
 Griffur's suçons cent cicatrices

C'est un' matrone
 Un' chagatt' qui miaul' qui ronronne
 Qui m'monte à cru qui m'éperonne
 Jusqu'à Venis' jusqu'à Vérone

C'est un' maqu'relle
 Qui voit dans mon œil un' poutrelle
 Qui m'noue au cou sa chanterelle
 Et qui t'empaill' dans un' tourelle

Prenez ma mort ma P trois points
 Des jours heureux des mauvais's sorgues
 Quand la banlieue brûl' ses pourpoints
 J'ai des tam-tam et des grand's orgues

C'est un' connasse
 Qui racole au bas du Parnasse
 Qui s'entrebâill' qui s'cadenasse
 Qui n'a pas la mémoire' tenace

C'est un' salope
 La planch' de salut qu'je varlope
 Pour un' figu' deux grenad's trois clopes
 J'enray' mon arm' j'la rends j'méclope

C'est un' fillasse
 Qui sert d'serpillère et d'paillasse
 C'est mon tour C'est ton tour Paillasse
 T'auras d'la mousse sur d'la caillasse

C'est un' frangine
 Qui joue qui s'enjoue qui gingine
 Du cul dans sa loque aubergine
 Qui geint dans un jean androgyne

C'ets un' sirène
 Qui s'noie dans les eaux d'l'Hippocrène
 Qui rêv' d'un port d'un'rad' d'carènes
 D'écueils d'Ulyss's en néoprène

Prenez mon coeur ma P trois points
 Mêlez-vous d'ma mélancolie
 Prenez mon cœur l'amour n'a point
 D'âge et j'vous aime à la folie

C'est un' moutarde
 Un' sal' gosse un' teigne un' bâtarde
 Qui s'fait du mouron quand j'm'attarde
 Dans l'fait divers d'un' fée fêtarde

C'est un' guenipe
 Qui boud' la fontaine Aganippe
 Les parfums les fards l'or les nippes
 Et les satir's d'mon pot' Ménippe

C'est un' grand' bringue
 Avec son grain avec son gringue
 Qui s'dégingand' qui frim' qui fringue
 D'avant mon buffet dans mes bastringues

C'est un' feignasse
 Qui a toujours ses argagnasses
 Qui décourag' mes pogn's pugnaces
 Négligé bas chus gris' tignasse

C'est un' matonne
 Des années soixante Acatone
 Les pavés la plag' l'scopitone
 Qui court mes mètr's qui port' mes tonnes

Prenez ma voix ma P trois points
 Et chantez tout's mes fantaisies
 J'prends ta menotte et l'soleil point
 Ma P trois points ma Poésie



Robert Vitton par Patrick Lalande

**VITTON !...
AU PARLOIR !**

Régis Nivelles

ROBERT VITTON

Me voilà, pieds et poings liés, sur le cul dans la poêle du maître queux Régis. Quelle toque ! C'est du trente-six étoiles. J'attends... Son marmiton et mon ange gardien de prison se tapent le carton et se carrent du 421 et du 51 dans le cornet – cartes maquillées, dés pipés, tisane frelatée – dans l'arrière-bric-à-brac. Onze heures ? C'est l'heure du bouillon. A la casse, sa vieille casserole plus cotée aux yeux de l'Argus ! Si ça se fait, il a sorti son autobus de sa planque. Vous allez voir, il prétextera les embouteillages. Avec tout ce que j'ai à faire, qu'il dira ! Avant de me cuisiner, il a dû se mettre dans le chou de me faire mijoter. Motus. Il se gare... Son trident, son coutelas... On dirait qu'il porte des bouteilles.

REGIS NIVELLE

Salut Robert ! Figure-toi... Deux plombs pour dépasser quatre bornes. L'horreur ! La soif ! _____ Je ne suis pas trop en retard ?

VITTON

Ce n'est pas grave, j'ai tout mon temps.

NIVELLE

On commence ?

VITTON

Vas-y.

NIVELLE

Tu sais, je suis particulièrement heureux de savoir que la RAL, M va te consacrer un Cahier. La perspective automnale me paraît idéale pour la parution de ce bel objet promotionnel